



HEATHER
MARSHALL

LE RÉSEAU
JANE

ROMAN


CHARLESTON

HEATHER MARSHALL

LE RÉSEAU JANE

« Si vous ou une de vos amies tombe enceinte alors qu'elle ne le souhaite pas, vous devez appeler un médecin et demander *Jane*. » Jeune étudiante à l'université de Toronto, Nancy Mitchell se raccroche désespérément à ces mots lorsqu'elle découvre sa grossesse en 1980.

Le jour du rendez-vous avec le docteur Evelyn Taylor qui pratique des avortements clandestins, Nancy suit à la lettre les consignes : ne pas donner de nom de famille, venir seule, frapper sept fois à la porte... Elle sait que se rendre au cabinet de Seaton Street pourrait l'envoyer en prison. Pourtant, quelques années plus tard, elle rejoint le réseau Jane, en dépit du danger, pour venir en aide aux jeunes femmes dont elle partage le déchirement. Nancy trouve rapidement sa place dans cette famille de cœur et comprend que chacune a ses propres raisons et secrets pour prendre au quotidien ces risques insensés.

Pour Evelyn Taylor, l'histoire a commencé près de vingt ans auparavant, dans un établissement religieux où les « filles perdues » étaient envoyées donner naissance...

Inspiré de faits réels, un éclairage bouleversant sur un militantisme historique, porté par les destinées de femmes en quête de liberté.

« UN MAGNIFIQUE PREMIER ROMAN
QUI ARRIVE À POINT NOMMÉ. »

The Globe and Mail

Traduit de l'anglais par Laurent Bury

ISBN : 978-2-36812-957-9



9 782368 129579

22,90 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Design : Caroline Gioux

Illustration : © Leonardo Baldini /
Arcangel Images



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LE RÉSEAU JANE

Titre original : *Looking for Jane*
Copyright © Heather Marshall Inc., 2022

Traduit de l'anglais (Canada) par Laurent Bury

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-957-9

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Heather Marshall

LE RÉSEAU JANE

Roman

*Traduit de l'anglais (Canada)
par Laurent Bury*


CHARLESTON

*Pour R., fruit très désiré
d'une maternité très volontaire.*

2010

C'EST PAR UNE JOURNÉE TOUT À FAIT ORDINAIRE qu'un message véritablement extraordinaire fut délivré au mauvais destinataire.

Les boîtes aux lettres étaient identiques, placées côte à côte, fabriquées dans le même métal léger et bon marché, désormais rouillé près des charnières. Elles étaient rivées au mur de briques brunes, à côté de la porte du magasin d'antiquités ; cette porte dont on entendait, chaque fois qu'un client entrait ou sortait, le carillon délicieux – ou exaspérant –, selon les goûts.

À gauche, la boîte de Thompson Antiquités & Livres Anciens arborait le chiffre 1 sous la forme d'un autocollant doré à moitié arraché. À droite, un autocollant semblable attribuait le numéro 2 à la boîte de l'appartement situé au-dessus de la boutique. Il n'y avait réellement pas grande différence, mais cela fit toute la différence pour Nancy Mitchell, qui habitait au premier étage et qui ne sut jamais qu'on lui avait envoyé une lettre.

L'adresse ne précisait pas auquel des deux numéros du vieux bâtiment de College Street le message était

destiné. L'enveloppe fut donc jetée sans cérémonie dans la boîte du magasin d'antiquités, et le facteur s'empessa de poursuivre sa tournée sans se poser de questions.

La lettre retint sa respiration pendant trois heures, coincée entre une carte postale écrite par le fils de la gérante de la boutique, alors en voyage en France, et tous les courriers indésirables de ce vendredi, jusqu'au moment où l'antiquaire ouvrit la boîte pendant sa pause cigarette. Elle vida le courrier dans un panier où il serait ensuite trié – et hélas, mal placé – par un employé désinvolte.

Son contenu ne serait découvert que sept années plus tard. Et cette lettre devait changer à jamais la vie de trois femmes.

PREMIÈRE PARTIE

1

Angela

Toronto, janvier 2017

ANGELA CREIGHTON SERA EN RETARD à son travail. La veille, elle s'est couchée tard, et ce matin elle se réveille avec une migraine qui tombe très mal. Prenant bien soin de ne pas déranger son épouse, qui profite du dimanche pour faire la grasse matinée, elle part vers la cuisine sur la pointe des pieds. Elle boit un verre de jus d'orange avec pulpe pour avaler plus facilement un antalgique, fait griller un bagel et y étale trop de fromage frais ail et fines herbes. Serrant son petit déjeuner entre ses dents comme un chien de chasse, elle se coiffe d'un chapeau et boucle la ceinture de son manteau écossais, puis ferme sans bruit la porte de l'appartement et descend quatre à quatre les marches de l'immeuble.

Sur le trottoir, Angela court jusqu'à l'arrêt de bus tout en mâchonnant le bagel et en cherchant ses lunettes de

soleil dans son sac à main. En temps normal, elle serait ravie, car les journées ensoleillées sont rares en hiver. Mais la lumière la fait grimacer et elle a la tête qui vibre comme si on lui avait tiré une balle entre les deux yeux.

Hier soir, elle était chez son amie Jenn pour leur *book-club* mensuel ; comme souvent au cours des six derniers mois, la réunion a viré à la dégustation de vins. Désormais, elles boivent trop de pinot gris médiocre, elles s'empiffrent désespérément de charcuterie et de fromage – on croirait que c'est leur dernier repas avant la chaise électrique – et elles parlent parfois des livres qu'elles ont lus.

Cela faisait longtemps qu'Angela n'avait plus participé à une soirée arrosée, mais hier soir, elle s'est lâchée. Depuis sa fausse couche, c'est le seul moment un peu joyeux qu'elle ait vécu, malgré son côté lamentable, et elle a voulu en profiter au maximum. Dès que son corps sera suffisamment remis, Tina et elle repartiront pour une nouvelle série de traitements contre l'infertilité, alors elle s'est dit qu'en attendant, elle avait tout intérêt à boire autant qu'elle le pourrait. C'est sa seconde fausse couche en un an, et les chances semblent diminuer chaque fois qu'une insémination artificielle ou une grossesse échoue. Une bonne dose d'alcool donne l'impression que les obstacles à surmonter sont un peu moins élevés, au moins pendant un court moment.

Le bus s'approche et Angela monte, elle insère sa carte dans la fente métallique et trouve une place libre près de la porte arrière. Le magasin qu'elle dirige – Thompson Antiquités & Livres Anciens – se situe à moins de huit kilomètres. Quelques arrêts plus tard, elle sort du bus en titubant dans la neige fondue.

Il y a déjà du monde dans College Street, le trottoir est étroit, et Angela se plaque contre la porte de la boutique

pour ne pas gêner les piétons, le temps de retrouver ses clés. La hanche contre le vieux bois gauchi, elle finit par entrer brusquement, puis referme derrière elle.

Angela se sent bien dans le bric-à-brac de ce magasin, qui abrite des ouvrages divers et variés qui n'y séjournent jamais longtemps et une collection d'anciens objets hétéroclites qui, à l'inverse, ne semblent jamais se vendre. Cela sent la cire d'abeille, le café et cette odeur caractéristique des vieux bouquins, à la fois poussiéreuse et charmante. La surface, modeste, est celle d'un appartement de taille moyenne. Derrière la caisse, une petite réserve abrite des cartons oubliés, à l'abandon, et une machine à café qu'Angela a achetée bon marché dès sa première semaine sur place.

Son humeur change grâce au parfum désormais familier de la boutique. Elle qui a toujours adoré les livres, et qui partage avec Tina des goûts éclectiques en matière de décoration, aime l'imprévu de la brocante. Il y a toujours des trésors à découvrir, enfouis ici ou là.

Angela allume les lampes, se dirige vers le vieux pupitre qu'elle utilise en guise de comptoir et pousse du pied son sac à main par-dessous. Elle fait démarrer la caisse électronique – l'une des rares intrusions de la modernité dans ce magasin –, puis se retire dans la réserve pour réchauffer une cafetière pleine d'un breuvage impitoyablement fort. Quand elle était enceinte, elle ne buvait plus que du déca, sûre de pouvoir obtenir malgré tout l'effet placebo du café. Mais aujourd'hui, le cœur amer, elle s'accorde une solide quantité de vrais grains torréfiés.

Un mug ébréché en main, Angela se secoue mentalement et s'attaque aux corvées habituelles de l'inventaire et du suivi des ventes non abouties. Elle n'arrive pas à comprendre comment ce commerce est encore en vie,

surtout si on pense aux prix de l'immobilier dans cette ville. Le petit appartement au-dessus de la boutique est loué comme inutile source de revenu depuis que le bâtiment a été racheté par sa tante Jo (qui a épousé un héritier et qui n'a vraiment pas besoin d'un salaire). Sa tante pourrait sans doute le revendre une fortune, mais Angela la soupçonne de garder le magasin ouvert pour le plaisir d'avoir un sujet de conversation avec ses amies impeccablement maquillées, lors de leur manucure hebdomadaire.

Avant de reprendre Thompson Antiquités, Angela a occupé plusieurs postes de vendeuse, dont le dernier dans un magasin de chaussures hors de prix, sous les ordres d'un gérant coincé. Elle ne pourrait pas le prouver, mais elle pense avoir fait l'objet d'un « licenciement saisonnier en raison d'une baisse des ventes » quand son employeur a découvert sa grossesse plusieurs semaines trop tôt. C'était un quinqu conservateur et limite homophobe, tout à fait du genre à considérer le congé maternité comme une nuisance pour les entreprises. À court de prétextes pour ses séjours fréquents aux toilettes du personnel où elle allait vomir, Angela avait confié la nouvelle à une collègue, et elle est sûre que celle-ci a cafté.

Quand elle s'est retrouvée au chômage, au beau milieu de la trentaine, après avoir subi des traitements contre l'infertilité qui avaient épuisé son budget, elle a donc fait jouer ses réseaux pour dénicher un nouvel emploi, n'importe lequel, qui leur permette à Tina et elle de payer leur loyer tout en épargnant un peu en vue de l'agrandissement de la famille. Lors de leur dernière fête de Thanksgiving, tante Jo, d'un geste de sa main garnie de somptueux bijoux, a proposé à Angela de diriger la boutique afin qu'elle-même puisse « enfin

envisager sa retraite ». Malgré une expérience pour le moins négligeable dans le domaine de la brocante, Angela n'était pas en position de refuser, et elle savait que tante Jo ne licencierait jamais sa propre nièce si celle-ci tombait enceinte. Trois jours plus tard, Jo lui remettait les clés.

Le dimanche, Angela est seule au magasin, mais c'est en général un jour mort, surtout durant les mois d'automne et d'hiver, quand le tourisme est pratiquement immobilisé par le froid. Après le nouvel inventaire, elle s'attaque à la liste des objets réservés mais dont la vente ne s'est jamais concrétisée. Huit fois sur dix, tel meuble séduit un « chasseur d'antiquités » (autoproclamé et sans expérience aucune, d'habitude) venu en ville faire du shopping avec ses riches amis. L'individu frissonne de plaisir à la perspective de cette emplette, puis demande qu'on lui mette l'objet de côté le temps de revenir avec un véhicule aux dimensions adéquates pour emporter le résultat de sa chasse au trésor du samedi. Et presque chaque fois, le client évite si soigneusement de répondre aux relances d'Angela qu'elle remet l'objet en vente, épargnant à l'acheteur potentiel la honte d'avouer qu'il s'agissait d'une toquade. De ce fait, Angela consacre une bonne partie de ses dimanches matin à enlever les autocollants roses indiquant qu'un objet est réservé, pour les laisser somnoler dans les recoins de la boutique où, comme des orphelins vieillissants, ils peuvent attendre la prochaine promesse de vente.

Le premier de la série est une petite coiffeuse à trois tiroirs. Angela sait exactement où se trouve le meuble en question et part vers le fond du magasin. En s'en approchant, elle repère le Post-it rose vif sur le tiroir du haut. Quand elle l'arrache, la commode tremble sur ses pieds et le tiroir s'entrouvre.

— Ah merde. Aïe !

Du café se répand sur sa main. Elle le lèche, puis jette un coup d'œil à l'intérieur du tiroir où une curieuse tache blanche brille dans l'obscurité. Elle cherche un endroit où placer son mug sans faire de dégâts. Utilisant le Post-it en guise de sous-verre, elle pose son café sur une étagère voisine et ouvre tout grand le tiroir.

À cet instant précis, le carillon de la porte retentit, accueillant le premier client de la journée. Bien que le suspense lui noue l'estomac, Angela referme le tiroir et revient vers la vitrine, enjambant avec précaution des piles branlantes de livres.

— Bonjour !

— Salut, répond une adolescente aux cheveux d'un brun terne et aux épaules voûtées.

— Je peux vous aider ? demande Angela, resserrant son écharpe autour de son cou.

Un courant d'air hivernal est entré en même temps que la jeune fille, ce qui agace Angela, un peu à tort, elle le reconnaît. Elle a envie de retourner à ce tiroir.

— Pas vraiment. Je regarde juste, merci.

— Je vous en prie. N'hésitez pas, si vous avez besoin d'un renseignement.

L'ado a un sourire vague et fait volte-face pour inspecter l'étagère la plus proche. C'est une manière polie de la congédier, mais Angela est ravie qu'on la renvoie ainsi à ce qui la préoccupe. Elle repart vers la coiffeuse et rouvre le tiroir du haut.

Elle en retire une lourde boîte en marbre qu'elle dépose avec précaution sur le plancher décoloré. C'est cette pierre blanche qui a attiré son attention. Presque tous les objets de la boutique sont en bois, d'une essence ou d'une autre. Pour le reste, il s'agit principalement de cuivre et d'argent : cadres ternis à volutes 1900, miroirs

à main qui évoquent les hautes coiffures féminines du XVIII^e siècle, cuillers à thé sur lesquelles on arrive encore à distinguer un complexe blason familial.

Depuis qu'elle travaille chez Thompson, Angela n'a jamais vu aucun objet en pierre. C'est une belle boîte en jaspe blanc parcouru de veines grises, qu'un amateur d'antiquités pourrait avoir envie d'acheter. Oubliant son café froid, Angela emporte la boîte jusqu'au comptoir. Elle lève les yeux pour vérifier que son unique cliente continue à feuilleter des livres, puis elle se perche sur un tabouret de bar et ouvre le fermoir doré.

À l'intérieur se trouve une liasse de ce qui semble n'être que des papiers jaunis, mais lorsqu'elle détache une des pages, elle remarque une élégante écriture sur la première enveloppe.

Des lettres. Un paquet de lettres. Angela les soulève une par une, les compte. Il y en a cinq. Toutes anciennes, apparemment. *Pas étonnant*, se dit-elle, *puisque c'est un magasin d'antiquités*. Et puis, plus personne n'écrit vraiment de lettres. Cette activité, jadis très pratiquée mais aujourd'hui sur le déclin, est désormais l'apanage des vieilles dames entêtées et trop parfumées.

Elle brandit l'une des lettres devant la lumière. Contrairement aux autres, dépouillées de leur enveloppe et qui ont tout l'air de relevés bancaires, celle-ci est encore cachetée, et le rabat est un peu gonflé, comme si la colle avait été trop humidifiée. Le timbre paraît moderne. Dans le coin supérieur gauche, l'écriture penchée indique que l'expéditeur est une certaine Mrs Frances Mitchell. La lettre est adressée à Ms Nancy Mitchell, et quelque chose s'agite derrière le nombril d'Angela lorsqu'elle lit l'adresse de la boutique.

L'écriture semble tremblante, même si Angela voit bien qu'elle a été très élégante, il y a plusieurs décennies.

BOUM !

Le choc lui noue la gorge. Elle se retourne et voit que la fille aux cheveux bruns se penche pour ramasser un gros livre tout en marmonnant des excuses. Angela réussit à esquisser un sourire, le cœur encore palpitant, mais l'ado s'en va en grommelant « Merci ». Le carillon tinte à la porte lorsqu'elle sort. Une nouvelle bouffée d'air froid pénètre dans le magasin.

Soulagée d'être à nouveau seule, Angela passe les doigts sur le rabat de l'enveloppe, pesant le pour et le contre. Sur le devant, le cachet à l'encre rouge précise que la lettre a été postée en 2010. Pourtant personne ne l'a lue. À qui était-elle destinée ? A-t-elle simplement été égarée ? Mais non, l'adresse du magasin figure bien sur le dessus, avec ce nom mystérieux, Nancy Mitchell.

L'adresse était la bonne.

Angela sait que, techniquement, c'est un délit d'ouvrir le courrier des autres, mais sa curiosité prend le dessus sur son code moral. Elle tire le coupe-papier en cuivre du bocal à confiture qui leur sert de pot à crayons, en glisse la pointe sous le coin de l'enveloppe et tranche le rabat avec une netteté satisfaisante. Elle en sort la lettre, la déplie du bout des doigts, comme pour éviter les empreintes incriminantes. Le papier est lourd, granuleux. Coûteux. Acheté par quelqu'un qui écrivait beaucoup de lettres et qui veillait à ce qu'elles aient un certain poids.

Intriguée, Angela se met à lire. Sous l'épaisse frange de ses cheveux noirs, ses yeux parcourent les lignes à toute allure.

Chère Nancy,

Je souhaite que cette lettre ne te parvienne pas avant ma mort. J'ai chargé mon notaire, Mr Klein, de ne la poster

qu'après. Je le regrette, et j'ai mes raisons, mais je voulais être certaine que tu sois informée de certains faits concernant ta propre histoire.

Nancy, je t'ai aimée autant qu'une mère peut aimer sa fille. J'ai fait de mon mieux dans la mesure de mes capacités, j'ai été la meilleure mère possible. Même si, ma chérie, je suis humaine et donc imparfaite.

Je ne peux te dire les choses qu'en écrivant simplement : ton père et moi ne sommes pas tes parents biologiques. Nous t'avons adoptée quand tu étais bébé.

Nous avons essayé pendant des années, nous adressions chaque jour des prières à Dieu pour qu'il nous envoie un enfant, mais cela ne devait pas être. Donc nous avons cherché une petite fille à adopter, et notre médecin de famille nous a dirigés vers le foyer Sainte-Agnès pour mères célibataires, ici à Toronto.

Tu es bien née le jour que tu connais comme ton anniversaire : le 25 avril 1961. On nous a dit que tes parents biologiques étaient un couple d'adolescents non mariés qui s'étaient égarés. Ils n'avaient pas d'argent et n'avaient donc pas les moyens de t'élever. Ta mère t'a confiée à l'adoption dans l'espoir que nous t'offririons un plus bel avenir qu'elle ne le pouvait, jeune et pauvre comme elle l'était. Son histoire nous a brisé le cœur, mais nous avons remercié Dieu pour le sacrifice consenti par cette femme et pour le précieux cadeau qu'Il nous envoyait. Son chagrin a fait notre bonheur.

Nous t'avons élevée et aimée comme notre fille. Le prêtre et la directrice du foyer Sainte-Agnès nous ont suggéré de ne rien te révéler, de faire comme si tu étais notre enfant venu de Dieu, car cela serait plus facile pour toi. Nous avons suivi leur conseil. Toutefois, il ne s'est pas passé un seul jour sans que je m'interroge sur cette décision.

Quand nous t'avons ramenée à la maison, j'ai trouvé une paire de petits chaussons jaunes glissée au fond de la couverture

dans laquelle tu étais enveloppée. J'ai supposé que c'était un cadeau de ta mère, mais je n'ai pas pu supporter de les utiliser, donc je les ai enfermés dans un tiroir. Je craignais, en te parlant d'elle, que tu me voies d'un autre œil, et je ne pouvais m'empêcher de penser que tu devais terriblement lui manquer. J'ai essayé d'évacuer mon sentiment de culpabilité en allumant un cierge à l'église et en priant pour elle tous les ans le jour de ton anniversaire.

Mais, ma chérie... voici venu le moment d'implorer ton pardon, de tout mon cœur et de toute mon âme.

Peu après ton mariage, ton père et moi avons appris que tu n'avais pas été volontairement et librement confiée à l'adoption, ainsi qu'on nous l'avait affirmé. On nous a menti, Nancy. Et nous t'avons menti à notre tour.

Dans les médias, il a été question de jeunes femmes qui, ayant cherché refuge à Sainte-Agnès, avaient été forcées d'abandonner leur enfant, sous la menace ou pire encore. Le foyer a été fermé peu après ta naissance. Ceux qui le dirigeaient nous avaient paru être de braves gens. Nous voulions si désespérément un enfant, et nous n'avions aucune raison de ne pas croire ce qu'ils nous disaient. Nous ne savions pas. Après ces reportages, j'ai rouvert le tiroir et j'ai trouvé, fourré au fond de l'un des chaussons, le message ci-joint. Tu pourras le lire par toi-même, ma chérie.

Même alors, ton père n'a rien voulu te révéler. Puis il est mort, et je ne t'ai rien dit non plus. Je n'ai aucune excuse à part ma lâcheté. Je regrette tellement, Nancy. S'il y a bien une leçon que j'en ai tirée, c'est qu'il ne faut pas garder de secrets. Ils s'infectent comme des blessures, et la guérison est encore plus longue une fois que les dégâts s'installent. Le mal est définitif, handicapant, et ce n'est pas ce que je voulais pour toi.

Ta mère s'appelait Margaret Roberts. Comme elle était beaucoup plus jeune que moi lorsqu'elle t'a donné naissance, elle vit peut-être encore. Je t'encourage à partir à sa recherche, et à

te consoler de ma mort en retrouvant ton autre mère, comme je l'appelle mentalement depuis toujours. Je veux que tu puisses aller de l'avant, et j'espère que tu ne nous en voudras pas trop, à ton père ou à moi.

Je t'ai aimée du plus profond de mon cœur, ma chérie. Et je sais donc combien cela a dû être difficile pour ton Autre Mère, pour Margaret. Depuis que j'ai lu son message, je prie tous les jours pour être pardonnée. J'ai veillé avec tendresse sur son enfant, mon enfant – notre enfant. Mais je suppose que Dieu réglera nos comptes comme Il l'entend. Tout est désormais entre Ses mains.

Je te supplie de me pardonner, ma chérie. Je prie pour que nous soyons un jour réunies, dans très longtemps.

Maman

Angela repose la lettre sur le pupitre et attrape une boîte de mouchoirs pour tamponner les larmes qui ont jailli de ses yeux.

— Mon Dieu...

Elle pense à sa propre famille, à la mère qu'elle appelle Maman, et à la femme qui lui a donné naissance, Sheila, qu'elle a fini par rencontrer il y a cinq ans. Une vie entière sans savoir qu'on est un enfant adopté, voilà une idée incroyable, épouvantable. Son cœur saigne pour ces trois femmes : Nancy, la fille ; Frances, sa mère, qui a porté si longtemps le poids de ce secret et dont les aveux n'ont jamais atteint leur destinataire ; et Margaret Roberts, griffonnant et cachant un message pour expliquer qu'elle avait été obligée d'abandonner son bébé...

Le message.

— Où est-il ? demande Angela dans le magasin vide.

Elle vérifie sur le bureau, puis se baisse pour regarder à terre. Lorsqu'elle secoue l'enveloppe, un petit bout de papier voltige comme un confetti. Il est jauni, un peu

froissé. L'un des bords est roussi, comme s'il avait failli être brûlé.

Angela lit la courte note manuscrite. Il n'y a que deux lignes, mais elle s'attarde sur les cinq derniers mots, et sa vision se trouble.

Elle relit le message plusieurs fois avant de le poser par-dessus la lettre. Elle a besoin d'aide. Elle prend son portable et le garde au creux de sa main tandis qu'elle se demande qui appeler en premier. Après avoir rapidement fait défiler quelques numéros, elle clique sur un nom et colle le téléphone à son oreille en essuyant une larme qui roule sur sa joue.

— Allô, Maman ? C'est moi. Tu as une minute ?

2

Evelyn

Toronto, octobre 1960

QUAND EVELYN TAYLOR ARRIVE au foyer Sainte-Agnès pour mères célibataires, sa première pensée est qu'elle a de la chance d'être encore en vie.

Le bâtiment ressemble à un château abandonné, dont les habitants ont depuis longtemps rangé le peu de joie qu'ils ont pu éprouver un jour et confié les clés aux rats et au lierre. Autrefois, c'était peut-être un beau manoir, avec ses auvents sous le toit et sa façade de briques brunes entourée d'arbres majestueux. Mais alors que son père se gare dans la rue, Evelyn lève la tête et aperçoit deux yeux pâles qui la dévisagent depuis l'une des fenêtres de l'étage. Au même instant, deux mains surgissent derrière les rideaux et éloignent la jeune spectatrice. Evelyn bat des paupières, il n'y a plus personne. A-t-elle rêvé ? L'endroit est intimidant,

et une terreur froide se répand dans les entrailles de la jeune fille.

Son père reste assis au volant. Il fixe résolument un point à mi-distance, quelque part sur le capot. Elle se demande ce qu'il a en tête. Il s'éclaircit la gorge.

— Eh bien, au revoir, alors, dit-il sans croiser son regard.

Evelyn se penche vers la poignée. Une fois sortie du véhicule, elle ouvre la portière arrière et en tire sa valise. Son père ne lui propose pas de l'aider. Il n'a même pas coupé le moteur.

Lorsque Evelyn referme la portière, il y a un bref silence avant qu'elle entende le levier de vitesse s'enclencher, et la voiture s'écarte du trottoir. Evelyn voit le pare-chocs étincelant de la berline tourner au coin de la rue, le crâne de son père visible au-dessus du siège beige.

Debout devant le foyer, Evelyn se sent paralysée dans ses chaussures à boucles et à talons plats, elle est incapable de bouger, son esprit assimile lentement sa nouvelle réalité. Sa mère a passé un coup de fil, le père Richard est venu prendre le thé, et la décision d'envoyer Evelyn à Sainte-Agnès a été prise avant que le prêtre ne boive une deuxième tasse d'orange pekoe.

D'un côté, elle est heureuse d'échapper aux regards noirs de sa mère, de pouvoir respirer un peu pendant cette grossesse. Mais, d'un autre côté, elle est horrifiée à l'idée de devoir être ici, elle a peur de ce qui l'attend derrière cette lourde porte en bois au gros heurtoir en cuivre. Personne ne lui a dit à quoi se préparer. Elle a l'impression d'avoir été aspirée par une tornade, comme Dorothy dans *Le Magicien d'Oz*, et déposée à des kilomètres de chez elle, en terrain inconnu. Tout semble à l'envers. Déformé, anormal.

Elle sent sur sa nuque le regard des voisins, elle imagine leur nez rose appuyé aux vitres de leur salon, épiant la nouvelle venue dont l'infamie s'étale au grand jour. Elle sait qu'elle n'est pas la première et ne sera pas la dernière. Les voisins sont peut-être habitués. Le spectacle des filles enceintes a dû perdre de son originalité depuis longtemps, bien avant qu'Evelyn ne se déplie hors de la voiture de son père sur le trottoir usé de Riverdale Avenue. Elle envisage un instant de s'enfuir mais, d'un air de résignation tendue, elle se tourne vers les marches menant à la porte principale.

Elle soulève le gros heurtoir, le fait claquer sur le bois poli trois fois avant de le laisser retomber avec un bruit sourd et un couinement des charnières. Elle attend. Près du porche, le vent fait bruire les feuilles jaunies dans les arbres. L'air est lourd, chargé d'électricité par l'approche d'un orage d'automne, et les nuages noirs roulent par-dessus les toits et les cheminées des vieilles maisons alignées.

Elle entend des bruits étouffés venant de l'intérieur du bâtiment, puis une porte qui se ferme et une femme qui appelle. Une autre répond, d'une voix plus grave. Des pas s'approchent, derrière la porte, et l'estomac d'Evelyn se noue. Elle redresse les épaules et lève le menton lorsqu'on tire un verrou.

La première chose qu'elle voit, ce sont les yeux de la femme sous le voile qui lui couvre la majeure partie du front. Ils sont gris et froids comme le ciel orageux à l'ouest, et semblent encore moins accueillants. La religieuse ouvre grand la porte et se tient les poings sur les hanches. Une serviette à thé est glissée à sa ceinture, à côté de son chapelet et ce qu'Evelyn, nerveuse, soupçonne d'être un fouet. Une croix brille sur sa poitrine.

— Vous devez être Evelyn Taylor. (Ce n'est pas une question.) Eh bien, entrez, alors, qu'on vous voie un peu.